

LE PAUVRE DIABLE

OU

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU; COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN DEUX ACTES;

K Batisson
Par MM. de ROUGEMONT et D***.

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
du Vaudeville, le Lundi 10 Octobre 1808.*

~~~~~  
PRIX : 24 sous.  
~~~~~



A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de
théâtre et de musique, rue de l'Échelle, N.° 10.

1808.

PERSONNAGES.

Le Baron de REMEVILLE, ancien colonel, ruine par une circonstance imprévue, habitant une chaumière, sous le nom de **PIERRE** ;

M. St.-Leger.

HENRIETTE sa fille, âgée de 16 ans ;

Mad. Desmares.

Le marquis de ROSAMBERT, jeune Seigneur du village de **St.-Marcel**, au service de Pierre, sous le nom d'**ALEXIS** ;

M. Auguste St.-Estève.

MARTIN, Pauvre diable, errant, sans ressources, sans azile ; la franchise et la gaité sont la baze de son caractère ;

M. Hipolyte.

FLORBELLE, ancien clerc de procureur, sénéchal de **St.-Marcel**, important, sot et fripon ;

M. Seveste.

LARAMÉE, garde de chasse ; paysan ingénu, amoureux d'Henriette ;

M. Joly.

GERMAIN, vieux domestique attaché à la maison de Rosambert ;

M. Fontenay.

Une jeune paysanne ;

Mlle. Augusta.

Un Paysan ;

M. Carle.

Paysans et Paysannes.



La Scène est au village de St.-Marcel, dans les Ardennes.

LE PAUVRE DIABLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une épaisse forêt. Au premier plan, sur le devant du Théâtre à droite, un gros arbre, et auprès un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Plusieurs paysans armés entrent avec précaution, et cherchent de tous côtés.

Air : *d'Azémia.*

UN PAYSAN.
N'entend-on rien ?

LES PAYSANS.
Non, rien.

LE 1.^{er} PAYSAN.
Ne voit-on rien !

LES PAYSANS.
On ne voit rien.

LE 1.^{er} PAYSAN.
Un peu d'courage,
Tout ira bien.

T O U S.
C'braconnier nous donne d'ouvrage,
Mais à le trouver je m'engage :

Un peu d'courage,
Tout ira bien.
D'puis trois s'maines,
Dans les Ardennes,
Il s'cache si bien
Que je n'trouvons rien.
Mais cherchons bien,
N'néglignons rien.
Cherchons bien,

SCÈNE II.

Les mêmes, LARAMÉE.

L A R A M É E.

Ah! vous v'là, vous autres... comme vous allez vite!

L E I.^{er} P A Y S A N.

Et ce braconnier donc!

L A R A M É E.

Est-ce que vous l'avez vu?

L E P A Y S A N.

Eh non!

L A R A M É E.

Faut que ce braconnier là soit un diable, il est toujours où on ne l'attend pas, et jamais où on le cherche; mais, morbleu, je l'attraperai où j'y perdrai mou nom de Laramée. Ecoutez ben, vous autres! M. le marquis de Rosambert, not' jeune seigneur, doit, dit-on, arriver d'un jour à l'autre à son château; il ne faut pas qu'il trouve sa chasse en mauvais état. J'ai l'honneur d'être depuis 60 ans, de père en fils, le premier garde de chasse du canton, et j'ai une fameuse réputation à soutenir. Par ainsi, en avant marche, toi par ici, vous par là, et moi par tout.

L E P A Y S A N.

Soyez tranquille, M. Laramée, je ferons de not' mieux.

L A R A M É E.

Vous savez la récompense que je vous ai promise; courez après, mais tâchez qu'il ne vous attrape plus, et vous serez de ma noce avec M.lle Henriette.

Air: *Lison dormait.*

Parcourez la forêt entière,
Et faites bien votre devoir;
Si vous trouvez quelque bergère,
Passez, n'ayez l'air de rien voir.
Mais quand quelqu'un à la sourdine
Dans le taillis se glissera,
Courez par ci, courez par là,
Sur-tout s'il a mauvaise mine;
Courez par ci, courez par là,
Le braconnier doit être là.

T o u s.

Courons par ci, etc. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

LARAMÉE , seul.

Bon ! tandis qu'ils vont chercher fortune, attendons là à notre aise ; (*Il s'assied sur un tronc , au pied du gros arbre et pose son fusil près de lui*), et pour tuer le tems , déjeunons.

Air: Dans une forêt des Ardennes (du châ. de Monténéro.

Au fond des bois , sous les coudrettes,
On trouve plus d'un braconnier ,
Et l'amour dont c'est le métier ,
Y guette toujours les fillettes.
Mamzel Nancy , souvenez-vous d'ça.
Du bois d'amour (*ter.*) quand on s'en va. (*bis.*)
On ne sort pas comme on entra.

(*Il parle.*) Pourquoi don ça ? ah ! pourquoi , parce que

Tra la dera la lan laire ,
Tra la dera la lan la.

(*Il se promène en déjeunant.*)

SCÈNE IV.

LARAMÉE , MARTIN.

MARTIN (*passant sa tête à travers les branches du gros arbre sur lequel il était couché :*)

Ah ! ah ! de la musique , il avait peur que je ne restasse trop long-tems au lit... c'est un des gardes de la forêt , peut-être celui qui me poursuivit hier , et qui fut cause que je perdis mon fusil en courant... si je pouvais... pourquoi pas , le tour serait piquant !

LARAMÉE.

Dans le bosquet cherchant les grâces ,
V'là qu'un jour le petit dieu sournois
Près de lui pose son carquois ,
Vénus avait suivi ses traces ,
Doucement elle s'approcha ,
Tandis qu' l'amour (*ter.*) ne s'dout ! pas d'ça , (*bis.*)
Voilà le carquois qui s'en va.

(*Il parle.*) Ah ! mon carquois ! qui me l'a pris ? rendez-la moi. Madame Vénus lui répondit...

(*d'une grosse voix.*) Tra la dera la lan laire ,
Tra la dera la lan la.

(Pendant ce couplet, Martin a allongé le bras, et enlevé le fusil de Laramée.

MARTIN, à part.

Voilà l'amour désarimé ; grand merci , mon camarade , je garderai celui-là un peu mieux que l'autre.

LARAMÉE.

On vient ; ah ! c'est ce vilain Alexis , ce beau jeune paysan qui est arrivé ici depuis trois mois , et qui se donne les tous de faire les yeux doux à Mlle Henriette.

MARTIN, à part.

Tu-dieu , quel galant.

SCENE V.

LARAMÉE, ROSAMBERT, sous le nom d'ALEXIS, vêtu en paysan, MARTIN dans l'arbre.

ROSAMBERT.

Bon jour Laramée.

LARAMÉE, avec humeur.

Serviteur.

ROSAMBERT.

Comme il est gracieux.

LARAMÉE.

Pardine ! faut-il pas encore vous remercier des soins que vous vous donnez pour enlever ma maîtresse ?

MARTIN, à part.

Un courtisan le ferait.

ROSAMBERT.

Ta maîtresse ?

LARAMÉE.

Mlle. Henriette : j'étais sur le point de la demander en mariage, lorsque l' hasard vous a fait tomber justement chez le père Pierre, qui, depuis ce tems-là, vous a gardé à son service et vous traite ni plus ni moins que si vous deviez être son gendre ; mais morguène, si cela arrive....

ROSAMBERT.

Eh bien ! si cela arrive ?

LARAMÉE.

Je prendrai mon parti, M. Alexis ; je prendrai..... Eh bien ! qu'est-ce cela veut donc dire ? et mon fusil ! où est-il ? un fusil tout neuf qui me sert depuis cinq ans.

Air : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Allons, encore un' mal adresse,
De tout coté nouveau péril!
L'un veut m'enlever ma maîtresse,
L'autre m'enlève mon fusil.
Mais morbleu rien ne m'embarrasse,
A tous deux j'veis donner la chasse,
Et le fusil se r'trouvera,
Et la maîtresse me r' viendra.

ROSAMBERT, *à part.*
Compte sur cette femme là.

MARTIN, *à part.*
Oui, compte sur ce fusil là.

LARAMÉE, *en sortant.*
Je suis tranquille sur cela.

(*L'orchestre joue : Va-t-en voir, etc.*)

SCÈNE VI.

ROSAMBERT sous le nom d'ALEXIS, MARTIN
dans l'arbre.

ROSAMBERT.

Le père d'Henriette ignore mon amour, sa fille le
soupçonne à peine, et ce rustre l'a deviné.

MARTIN, *à part.*
La jalousie voit clair.

ROSAMBERT.

Ah! combien ma situation est embarrassante.

MARTIN, *à part, se retournant sur l'arbre.*
La mienne ne l'est pas mal aussi.

ROSAMBERT.

Et point de nouvelles de Paris, cela m'inquiète; Ger-
main devrait être arrivé.

MARTIN, *à part.*
Quel est ce Germain ?

SCÈNE VII.

Les mêmes, GERMAIN.

GERMAIN.

Je descends au château, j'y trouve une lettre qui
m'ordonne de me rendre à l'instant chez le père Pierre,
et d'y demander Alexis, garçon jardinier....

ROSAMBERT.
Ah! c'est lui-même.

GERMAIN.

Mon ami, pourriez-vous m'indiquer.... Ah ciel! je ne me trompe pas; c'est vous, monsieur de Rosambert!

MARTIN, à part, avec étonnement.

Rosambert!

ROSAMBERT.

Paix Germain, je ne suis ici qu'Alexis. Tu trouveras singulier que seigneur de ce village, je me sois mis au service d'un de mes vaisseaux.

MARTIN, à part.

Un seigneur! Ah! pauvre paysan, ta fille est séduite.

GERMAIN.

Mais, mon cher maître, expliquez-moi donc le sujet de votre fuite précipitée et les motifs de ce déguisement.

ROSAMBERT.

Mon vieux Germain, élevé par toi, je te dois ma confiance. Je me rendais en ces lieux où m'appellait la succession de mon père, lorsque, provoqué par le fils du chevalier d'Olbreuse, j'ai le malheur de le blesser; sa famille me fait poursuivre: déguisé sous des habits de paysan, je me dirige vers ce village, la nuit me surprend à l'entrée de la forêt, des cris se font entendre; je cours vers le lieu d'où ils partent; j'aperçois un vieillard luttant contre deux scélérats qui menaçaient sa vie. J'ai le bonheur de le sauver, il m'offre un asyle, je l'accepte, et j'y suis accueilli avec la bienveillance la plus touchante. Mes yeux se fixent sur l'aimable Henriette, sa vue m'inspire le sentiment le plus tendre; son père qui me croit me simple paysan, me propose une place de garçon jardinier: .

Air: *Cueillez la rose jolie, etc.*

J'accepte l'offre du bon père,
Elle convient à mon amour;
J'aime à cultiver son parterre,
A voir sa fille chaque jour.
Mais si l'on savait ma folie,
Un Seigneur faire un tel métier!...

MARTIN, à part.

Pour cueillir la rose jolie
Le seigneur se fait jardinier.

ROSAMBERT.

On ignore en ces lieux mon duel avec le chevalier; on m'y attend à chaque instant, et je ne puis cependant y reparaitre sous mon véritable nom.

COMEDIE.

MARTIN, à part.

Un roman tout entier.

GERMAIN.

Mais, mon cher maître, votre amour vous expose à de nouveaux dangers!

TRIO.

Air : Nouveau de M. Doche.

ROSAMBERT.

Suis moi chez Henriette,
Et lorsque tu verras,
Cette fille parfaite,
Germain, tu m'excuseras.

GERMAIN.

Je la crois sage et fort jolie;
Mais c'est toujours une folie
Que de risquer sa vie (bis.)
Pour deux beaux yeux.

MARTIN, à part.

Séduire une fille jolie,
Est un emploi digne des dieux.

ROSAMBERT.

Tu sais que jamais de ma vie
Je ne suis venu dans ces lieux.

GERMAIN et MARTIN.

Et mon maître } Je le pari
Et le marquis }
N'abandonnera pas ces lieux.

ENSEMBLE.

ROSAMBERT.

Viens discretion et prudence,
Cache mon rang et ma naissance
A ces bons villageois.

GERMAIN.

Monsieur comptez sur ma prudence,
Je cacherai votre naissance
A ces bons villageois.

MARTIN.

Grandeurs, fortune, naissance,
Je vois,
Ceder votre puissance,
Aux charmes d'un joli minois.

SCENE VIII.

MARTIN, seul, descendant de l'arbre.

Plus personne... descendons... Voilà les hommes; riches sans vertus, ou pauvres sans vices: voilà pourquoi la fortune m'a tourné le dos. Pauvre Martin! que te reste-t-il de tous les métiers que tu as exercés? quelques

mots de chicane que tu as rapportés du palais; quelques rôles comme comédien; des dettes, comme peintre; des ennemis comme médecin; des manuscrits comme auteur et un fusil, comme soldat; cette dernière ressource est la meilleure: je fraude le droit de chasse et je vis aux dépens du prince. Ma foi, je l'ai servi cinq ans, il peut bien me donner quelques repas qui ne nuisent point aux siens: mais voilà deux jours que l'on me poursuit, et que le roi ne m'a donné à dîner... je tombe de fatigue et de besoin.... Ah! j'aperçois une femme, tant mieux, la bonté est de ce sexe-là.

SCENE IX.

HENRIETTE, un panier de fleurs sous son bras;
MARTIN, à l'écart.

H E N R I E T T E.

Air nouveau de M. Dochs.

Achetez, achetez les fleurs } (bis.)
De la petite jardinière,
Du vif éclat de leurs couleurs
Plus d'une femme serait fière:
Ah! pour leur teint si j'en vendais,
Quelle fortune je ferais!
Achetez, etc.

(à part.) M A R T I N.

Approchons. Ma belle enfant?

H E N R I E T T E.

Ah mon dieu! monsieur, vous m'avez fait une peur!...

M A R T I N.

Air: *Hermite, bon Hermite.*

Charmante jardinière,
Calmez votre frayeur;
Ecoutez la prière
D'un pauvre voyageur.
La faim et la souffrance
Termineront ses jours,
Si votre bienfaisance
Ne vient à son secours.
Ah! lorsque je vous prie,
J'entrevois le bonheur.
Vous me rendrez la vie.

Femme jolie }
A toujours bon cœur. } bis.

C O M E D I E

11

HENRIETTE, *lui présentant son panier.*
Je ne puis vous offrir que ces fruits...

MARTIN, *dévorant.*
Ah! vous me rendez l'existence.

HENRIETTE.
Et comment êtes-vous si malheureux?

MARTIN, *la bouche pleine.*
Par l'injustice des hommes.

HENRIETTE.
Mangez à votre aise, vous parlerez après. (*A part.*)
Quand je pense que mon père a manqué se trouver
dans la même situation. (*à Martin.*) Tenez, prenez,
prenez cette petite bouteille, il y a encore un peu de
vin, cela vous donnera des forces.

MARTIN.
Que de remerciemens!

HENRIETTE.
Ce que je fais est tout simple.

Air: En deux moitiés. dit-on; (jeune mère.)

Si par un destin rigoureux,
L'espérance m'était ravie;
Vous croiriez-vous bien généreux
De vouloir me sauver la vie!
Un bon cœur, suivant cette loi,
Dans un malheureux voit un frère;
Et ce que vous feriez pour moi,
Pour vous, ne dois-je pas le faire!

MARTIN.
Charmante enfant!

HENRIETTE.
Ce que j'ai fait est si peu de chose.

MARTIN.
Vaud. de Gilles en deuil.

Ah! ne croyez pas que j'oublie
Ce que pour moi vous avez fait:
Je garderai toute ma vie
Le souvenir de ce bienfait.

HENRIETTE.
Ah! si le destin me seconde,
Votre sort deviendra plus doux.

MARTIN.
Je ne possède rien au monde,
Mais du moins, ma vie est à vous.

E N S E M B L E.

MARTIN.
Ah! ne croyez pas, etc.

HENRIETTE.
Eh! mon ami, si peu de chose,
Mérite-t-il tant d'intérêt,
Un devoir que le cœur impose.
Vaut-il le titre de bienfait?
(*Martin s'éloigne.*)

SCÈNE X.

HENRIETTE, seule.

Pauvre homme! je le plains! Allons, retournons à notre chaumière; j'ai fait une bonne action, et cela porte bonheur!

SCÈNE XI.

REMEVILLE, HENRIETTE.

REMEVILLE.

Ah! te voilà ma fille, je venais au-devant de toi!

HENRIETTE.

Mon père, j'arrive....

REMEVILLE.

En courant?

HENRIETTE.

C'est si naturel.

Air: *Adieu, je vous fais bois charmant.*

Quand je fuis pour quelques instans
 Les lieux où mon bonheur réside,
 J'ai beau m'éloigner à pas lents
 Ma course est encor trop rapide.
 Mais alors qu'il faut revenir
 Sous le toit que mon père habite;
 Hélas! j'ai beau toujours courir,
 Je ne cours jamais assez vite.

REMEVILLE.

Chère enfant!... pourquoi le sort t'a-t-il si cruellement persécutée!

HENRIETTE.

Toujours tes regrets.

REMEVILLE.

Quand je pense que le château de Saint-Marcel, que ces terres, que ce village dont je suis un des moindres habitans, que tout cela m'appartient.

HENRIETTE.

Plus riche, t'en aimerais-je davantage?

REMEVILLE.

Que de circonstances se sont réunies pour opérer ma ruine! J'achète la terre de Saint-Marcel au baron de Luzincourt, j'en paie le prix avant que les actes de vente ne soient terminés!... Dans la nuit qui suit ce paiement, M. de Luzincourt meurt subitement, le châ-

teau passe à M. de Rosambert son neveu, père de notre jeune seigneur actuel. Je le réclame ; mais comment prouver ma propriété ? quels titres faire valoir ? aucuns.... Je perdis mon procès, et j'employai les derniers fonds qui me restaient à acheter une chaumière près du château qui devait un jour t'appartenir... Pauvre Henriette !

Air : *Je suis Lindor* (de Paësiello.)

Tel autre fois, réduit à la misère,
Ce général, l'honneur du nom romain,
A tout passant disait sur le chemin,
Donne une obole au pauvre Bélisaire.

HENRIETTE.

Mais il te reste encore une chaumière,
Pour y braver la rigueur du destin ;
Tu peux presser ta fille sur ton sein,
C'est un bonheur que n'eût pas Bélissaire.

REMEVILLE.

Tu me consoles....

HENRIETTE.

Et qu'avons-nous à désirer ? Le produit de cette chaumière, la vente de mes fleurs suffisent à notre existence...

REMEVILLE.

Tu as seize ans, il faudra t'établir.

HENRIETTE.

Eh bien ! mademoiselle de Remeville eût épousé un grand seigneur.... Henriette se contentera d'un jeune vilageois : mademoiselle de Remeville eût trouvé dans le monde de la dissipation et des plaisirs ; Henriette trouvera dans sa chaumière le bonheur et la paix.... Mon père, le sort d'Henriette est-il le moins heureux ?

D U O de l'Amour filial.

(*Une femme est une amie.*)

REMEVILLE.

Tu devais passer ta vie
Au sein des ris et des jeux,
Et ta jeunesse par eux
Dût long-tems être embellie.

HENRIETTE.

Du sort, en bravant les coups,
Je console mon vieux père ;
Lui consacrer ma vie entière,
Ah quel plaisir est plus doux ?

REMEVILLE

Bientôt l'amour, premier besoin du sage,
De ton jeune âge,
Embellira le cours.

LE PAUVRE DIABLE,

HENRIETTE

Après de toi je veux passer mes jours,
Et de l'amour je fuis le doux langage.

REMEVILLE.

De l'amour en vain tu fuis le doux langage.

HENRIETTE.

Est-il un destin plus heureux
Que celui qui remplit mes vœux ?

ENSEM.

Des pleurs s'échappent de mes yeux.

(*Il presse sa fille dans ses bras.*)

SCENE XII.

Les mêmes, FLORBELLE

FLORBELLE.

Fort bien! fort bien! tableau sentimental; j'aime
cela, moi.

REMEVILLE.

Serviteur à M. le Sénéchal!

FLORBELLE.

Toujours jolie; et vous, père Pierre, toujours joyeux...

REMEVILLE.

Joyeux!... oui, M. le Sénéchal.

FLORBELLE.

Vous savez, mon cher, que depuis un mois nous at-
tendons constamment l'arrivée du jeune marquis de
Rosambert, seigneur de ce village.

HENRIETTE.

Est-ce qu'il vous aurait écrit?

FLORBELLE.

Le jeune marquis n'écrit à personne, et c'est ce qui
fait précisément soupçonner à tout le monde qu'il ne
tardera pas à arriver.

SCENE XIII.

Les mêmes, ROSAMBERT sous le nom d'ALEXIS.

ROSAMBERT, à part.

Le Sénéchal!... Que vient-il faire ici?

FLORBELLE.

Mon intention est donc de recevoir notre jeune sei-
gneur avec magnificence; c'est aujourd'hui la fête du vil-
lage, cela se trouve à merveille.

ROSAMBERT, à part.

On parle de moi, écoutons.

FLORBELLE.

Tous les habitans du village sous les armes, excepté ceux qui n'en ont pas; les jeunes filles toutes en parure, des bouquets à la main, si l'on peut en trouver, en chantant des vers que je ferai... composer.

ROSAMBERT, à part.

A merveille.

FLORBELLE.

Mais il manque à tout cela une chose qui rendrait la fête plus touchante. J'avais d'abord imaginé de marier un garçon et une fille du village, afin de prouver à M. le marquis l'union qui règne parmi ses vasseaux; mais ensuite j'ai pensé que dans une circonstance pareille ce n'était pas trop de moi-même, et j'ai résolu de prendre la place du jeune garçon...

HENRIETTE.

Et M. le Sénéchal destine celle de la jeune fille?...

FLORBELLE.

A la charmante Henriette.

HENRIETTE.

A moi!

FLORBELLE.

A vous.

REMEVILLE.

A ma fille! Explique-toi mon enfant, monsieur te conviendrait-il?

HENRIETTE.

Air : Il faut de la Santé pour deux.

Mais songez donc à mon jeune âge.

FLORBELLE.

Quand on plaît on a ce qu'il faut,

REMEVILLE.

L'indigence est notre partage.

FLORBELLE.

Nous corrigerons ce défaut.

HENRIETTE.

Je suis plus franche que polie.

FLORBELLE.

La franchise est un don des cieux,

HENRIETTE.

Enfin, je suis très-étourdie.

FLORBELLE.

J'aurai de la tête pour deux. *bis.)*

HENRIETTE.

M. le Sénéchal, je suis sensible à l'honneur que vous nous faites, mais...

F L O R B E L L E .

Mais...

H E N R I E T T E .

Ce mariage est impossible.

R O S A M B E R T .

Elle refuse!

H E N R I E T T E .

Air : Du partage de la richesse.

Mon père a vu fuir sa richesse ;
 Mon père a besoin de secours ,
 Et pour embellir sa vieillesse ,
 Je dois lui consacrer mes jours .
 Monsieur , l'offre d'une couronne
 Ne me le ferait pas quitter ,
 Quand la fortune l'abandonne ,
 Sa fille au moins doit lui rester .

R E M E V I L L E .

M. le Sénéchal, mon intention n'est pas de contrarier ma fille; si son cœur vous eût choisi, je n'aurais mis aucun obstacle à votre bonheur; elle vous refuse, c'est à vous à n'y plus songer.

Air : Zélis sans être belle.

H E N R I E T T E .

Il est dans ce village
 Plus d'un joli minois ,
 Je crois ,

Qui brigue l'avantage
 De vous donner des leix .

F L O R B E L L E , à *Henriette* .

Vous êtes bien sévère :
 Ne peut-on vous charmer ?
 Comment puis-je vous plaire !

H E N R I E T T E .

En cessant de m'aimer .

F L O R B E L L E .

Un tel refus est méprisant ,
 Songez qu'ici je suis puissant ,
 Qu'on peut tout craindre en ce moment
 De ma colère .

R E M E V I L L E .

Mais, monsieur, pourquoi cette aigreur ?

F L O R B E L L E .

Pourquoi refuser son bonheur ?

H E N R I E T T E .

Ah! c'est pour nous bien de l'honneur .

R E M E V I L L E .

Ce n'est pas en lui faisant peur
 Que vous parviendrez, monsieur ,
 A toucher son cœur .

ENSEMBLE.

REMEVILLE, *saluant le Sénéchal.*HENRIETTE, *faisant la révérence.*

Il est dans ce village, etc.

FLORBELLE,

Il n'est dans ce village

Qu'un seul petit minois

Sournois,

Qui puisse à mon hommage

Avoir de juste droits.

(Remeville et Henriette sortent.)

SCÈNE XIV.

ROSAMBERT, FLORBELLE.

FLORBELLE.

Ah ! l'on me refuse, on me congédie!...

ROSAMBERT.

Eh ! mon Dieu ! M. le sénéchal, comme vous êtes en colère.

FLORBELLE.

Non, c'est que je suis de mauvaise humeur... Parbleu, voilà un jeune garçon que je puis interroger... *(Haut.)* Dis-moi, Alexis, te plais-tu beaucoup chez le bon homme Pierre ?

ROSAMBERT.

Beaucoup, M. le Sénéchal.

FLORBELLE.

On dit du bien de sa fille.

ROSAMBERT.

C'est un ange, M. le sénéchal.

Air : Vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Charmes naissans, touchante voix,

Bon cœur, piquante étourderie ;

On ne saurait être à-la-fois

Et plus modeste et plus jolie ;

Et si les yeux, comme on le dit,

Sont de l'ame un miroir fidèle ;

Jamais un plus bel œil n'offrit

L'image d'une âme plus belle.

FLORBELLE.

Est-ce que tu en serais amoureux par hasard ?

ROSAMBERT.

Oui, M. le Sénéchal.

FLORBELLE.

Et connaît-elle ton amour ?

ROSAMBERT.

Non, M. le Sénéchal.

FLORBELLE.

Eh bien ! je te défends de lui en parler.

ROSAMBERT.

Allons donc, c'est une plaisanterie.

FLORBELLE.

J'ai des vues sur la petite personne.

ROSAMBERT.

Une jeune paysanne, vive et jolie, ça ne vous convient pas, M. le sénéchal.

FLORBELLE.

Comment ! ça ne me convient pas !

ROSAMBERT.

Henriette ne sera jamais votre femme.

FLORBELLE.

Insolent !

ROSAMBERT, s'oublant.

Doucement, M. le Sénéchal !... un peu plus de respect pour... l'amant de votre maîtresse.

Air : *Tu n'auras pas petit polisson.*

Vous n'aurez pas, monsieur le Sénéchal,
L'objet qui vous tourne la tête ;
Moi je vous connais un rival
Tout prêt à vous donner le bal.

FLORBELLE.

Voyez l'insolent !

ROSAMBERT.

Ah ! c'est désolant !

Mais un autre amant

A fait cette conquête.

FLORBELLE.

Quel impertinent

Oserait vraiment !

ROSAMBERT.

Celui qu'Henriette

A choisi pour amant !

Vous n'aurez pas, etc.

SCENE XV.

FLORBELLE, seul.

A-t-on jamais vu pareille irrévérence ? me manquer en face... à moi, Sénéchal du baillage de Saint-Marcel ! Eh bien ! ils sont tous comme ça ! mais je m'en vengerai. M. le marquis de Rosambert arrivera incessamment, je le prévendrai contre tous ces gens-là, et...

Air : Songez donc que vous êtes vieux.

Je vois ici les villageois
 Me traiter tous sans politesse ;
 Mais leur seigneur doit de son choix
 Leur faire approuver la sagesse.
 De ces lieux si les habitans
 Ne me rendent pas leur hommage,
 Je punirai ces paysans
 En les chassant tous du village.

Heim ! mauvaise idée !... Un projet plus noble frappe mon imagination. Ah ! vous refusez un sénéchal ! vous lui préférez un misérable jardinier ! Eh bien ! je traverserai vos amours... je lui enlèverai votre main... je vous enlèverai plutôt vous-même. Un enlèvement, c'est ça... Ah ! nous verrons, nous verrons... Ah ! mon dieu, quelle affreuse figure vient de ce côté-ci...

SCÈNE XVI.

MARTIN, FLORBELLE.

MARTIN.

Pas la moindre pièce de gibier !... mais j'aperçois quelqu'un ; si j'osais !... Monsieur...

FLORBELLE.

Que voulez-vous ?

MARTIN.

Ciel ! en croirai-je mes yeux ?

FLORBELLE.

Qu'a-t-il donc ?

MARTIN.

C'est Forbelle.

FLORBELLE.

Monsieur !...

MARTIN.

Tu ne me reconnais pas.

FLORBELLE.

Ma foi non !... Il me fait peur.

MARTIN.

Martin, ton ancien maître clerc, chez M. Gripon.

FLORBELLE.

Oui, j'ai une idée confuse !... Au diable la connaissance.

MARTIN.

Embrassons-nous.

FLORBELLE.

Mais...

LE PAUVRE DIABLE,

MARTIN:

Pas de cérémonie... je n'en fais jamais.

(Ils s'embrassent.)

FLORBELLE.

Votre négligé...

MARTIN.

Que dis-tu? mon négligé, c'est parbleu bien ma garde-robe toute entière.

FLORBELLE.

Air : *De la Fille en lotterie.*

Je vous félicite en ce cas...

MARTIN.

Mon ami, tu vois ma toilette ;
Jamais de soins ni d'embarras ;
Dès que je m'éveille elle est faite,
Du sage, moi, je suis la loi ;
Mon sort n'a rien qui me désole,
Car je porte tout avec moi
Et n'ai pas peur que l'on me vole.

FLORBELLE.

Il paraît que vous n'avez pas fait fortune?

MARTIN.

Ma foi c'est, je crois, la seule chose que je n'aie pas faite; mais il paraît que tu m'as devancé.

FLORBELLE.

J'ai rendu un service important à feu M. de Rosambert, l'ancien seigneur de ce village.

MARTIN.

En détournant certaine reconnaissance qui lui aurait fait perdre son procès et son château.

FLORBELLE.

Tu sais donc cela?

MARTIN.

Ne te souviens-tu pas que c'est pour cette affaire que M. Gripon me pria honnêtement de choisir une autre étude.

FLORBELLE.

Ah! ah!... Eh bien, ce défunt M. de Rosambert m'a emmené avec lui, m'a créé sénéchal du pays, place que j'exerce avec une certaine prépondérance.

MARTIN.

Et une certaine ignorance.

FLORBELLE.

Martin, vous vous émaucipez

MARTIN.

M. le sénéchal, ma franchise et ma liberté sont les seuls bien que j'aie au monde, et j'en use.

FLORBELLE.

Il ne faut pas en abuser.

MARTIN.

Mais, n'as-tu pas quelquefois des remords ?

FLORBELLE.

De quoi ?

MARTIN.

D'avoir fait cette méchante action. Détruire un titre important et réduire peut-être à la mendicité l'honnête Remeville qui avait payé la terre et le château de Saint-Marcel.

FLORBELLE.

Cela n'était point sûr : la quittance trouvée chez le vendeur ne prouve pas qu'il a reçu l'argent. Il pouvait avoir préparé ladite quittance ; et, sa mort subite mettant l'affaire en litige, j'ai trouvé plus prudent d'anéantir le titre.

MARTIN.

La quittance trouvée chez l'acquéreur mettrait donc l'affaire hors de discussion.

FLORBELLE.

Tu le sais aussi bien que moi.

MARTIN.

En ce cas, que je rencontre M. de Remeville, et morbleu....

FLORBELLE.

Que veux tu dire ?

MARTIN.

Rien que ce que je dis... Ah ça, tu es riche, je suis pauvre, je compte sur toi.

FLORBELLE.

Que veux tu que je fasse ?

MARTIN.

Tu sais que je ne manque pas d'intelligence.

FLORBELLE.

Les places sont très-rares, et puis, qui répondra de toi ?

MARTIN.

Toi.

FLORBELLE, (le toisant.)

Moi!... ma foi...

MARTIN.

Toujours l'habit, on ne voudra jamais juger les hommes que sur l'écorce.

FLORBELLE.

Si je savais du moins pourquoi tu te trouves si mal partagé du sort.

MARTIN.

Pourquoi? parce que j'ai du mérite.

FLORBELLE.

Voilà un paradoxe.

MARTIN.

Une vérité. J'étais, tu le sais, clerc de procureur. Madame Gripon m'aimait beaucoup; son mari ne m'aimait guères, j'étais trop honnête homme; il me mit à la porte: j'errais à l'aventure; je rencontre deux militaires, il me trouvent bel homme, m'offrent à dîner, je m'en dors à table et me réveille dans une caserne. Quelques jours de prison, de pain et d'eau me donnent une adresse merveilleuse pour faire l'exercice, je marque dans mon corps; j'allais parvenir: on fait la paix et je reçois mon congé. Il fallait vivre; j'obtins un brevet de chirurgien, je saignais comme un ange: j'estropiai pourtant un chevalier d'adus me, qui vivait du travail de ses mains; il se vengea à coup de pieds: si je l'eusse tué tout-à-fait il n'eut rien dit. Voilà comme on est injuste! Cela me dégoûta du métier; je fis des portraits à la silhouette. J'attirais les ressemblances à faire plaisir. Une femme mulâtre, qui se piquait d'avoir un beau teint, prit son portrait pour un épigramme, elle me fit chercher querelle par un homme qui voyait tout en noir: il fallut encore changer d'état. Je me fais philosophe comme Diogène; mais j'avais un tonneau plein; je le vuide en quinze jours et renonce à la philosophie. Allons, dis-je, enfin, avec une résignation vraiment stoïque, tuons des lapins jusqu'à nouvel ordre. Je te rencontre, tu vas me faire ton secrétaire. Tu n'as pas grand esprit, j'en aurai pour toi. Voilà mes aventures: tu es riche; je ne te demande pas les tiennes. Rends moi service, tu le peux; ne perds pas l'occasion d'obliger un honnête homme.

FLORBELLE.

Voilà un roman complet.

MARTIN.

Air du vaudeville de l'Avare et son ami.

J'ai fait vingt métiers dans la vie
Toujours avec même succès;

Je fus commis par fantaisie.
 Soldat par amour pour la paix.
 Philosophe par circonstance,
 Poète par nécessité,
 Médecin par humanité,
 Et procureur par bienfaisance.

F L O R B E L L E .

J'ai chassé mon valet-de-chambre, si tu veux le remplacer.

M A R T I N .

J'aimerais mieux être intendant ou maître d'hôtel.

F L O R B E L L E .

Attends donc que je sois financier.

M A R T I N .

Oui, vole... vole à la fortune, je grimperai derrière toi.

F L O R B E L L E .

Ah ! ça, pour m'assurer de ton intelligence je te fais débiter dès aujourd'hui ; une jeune paysanne, coquette, rusée, jolie, m'a résisté pour m'enflâmer, tu vas lui écrire pour moi une lettre que tu te dicteras toi-même, et qu'ensuite tu lui porteras.

M A R T I N .

Bon, tu me fais à la fois, secrétaire et facteur.

F L O R B E L L E .

Mais, tu n'es pas en habit décent, viens changer de costume.

M A R T I N .

Changeons, mon ami, changeons ; je ne puis qu'y gagner.

F I N A L E .

Air : de la finale du premier acte de pauvre Jacques.

F L O R B E L L E .

Tu vas changer de fortune et d'emploi,
 Je te nomme mon secrétaire ;
 Et si je suis content de toi,
 Cent écus seront ton salaire.

M A R T I N .

Contre le tien je troque mon habit,
 Ce début volontiers m'arrange ;
 Mais n'allons pas changer d'esprit.
 (à part.) L'un de nous deux perdrait au change.

LE PAUVRE DIABLE,

E N S E M B L E.

FLORBELLE.

Tu vas changer, etc.

MARTIN.

Je vais changer de fortune et d'emploi :

Il me nomme son secrétaire.

Ah! quelle fortune pour moi ;
Cent écus seront mon salaire.

FLORBELLE.

Mais on vient, l'on te cherche, je gage.

MARTIN.

On me poursuit,
Reignons sans bruit.

FLORBELLE.

Oui, prenons le chemin du village.

Allons, allons.

Partons, partons.

E N S E M B L E.

Allons, etc.

SCÈNE XVII.

Les mêmes, les PAYSANS, armés.

(Martin et Florbelle sortent par le fond et disparaissent, tandis que les Paysans arrivent par la première coulisse à gauche.)

LES PAYSANS.

Ou peut-il être ?

Comment connaître

En quels lieux c'audrait braconnier

Trouve l'art de se réfugier !

Intelligence,

Soins et prudence,

Employons tout pour découvrir

La retraite qu'il a su choisir.

Maudit métier,

Ici chaque gibier

Avec adresse nous échappe.

Nous courons après l'braconnier,

Et le braconnier nous attrappe.

(Ils se dispersent dans la forêt.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Théâtre représente la place du village. A gauche la chaumière du père Pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

Paysans et les Paysannes arrivent en habit de fête, et des bouquets à la main.

T O U S.

Air : de l'entrée des Savoyards (dansomanie.)

Pour se bien divertir
Qu'à la danse on se livre,
Et qu'ici l'on s'enivre,
De vin et de plaisir.

UNE PAYSANNE.

C'est la fêt' du village,
Et monsieur l'Sénéchal
De c'te plac' nous engage
A fair' la saill' de bal.

Faut d'la gaité,
Oui, d'la franche gaité,
Car du village elle est la volupté.
Amans, époux,
Accourez tous !

T O U S.

Il faut se divertir, etc.

UN PAYSAN.

V'là Laramé qu'avance
Toujours en bon luron ;
Il commence la danse
Et finit le flacon.

LA PAYSANNE.

Faut d'la gaité, etc.

T O U S.

Il faut se divertir, etc.

SCENE II.

Les mêmes, LA RAMÉE, accourant, un gros bouquet à la main.

L A R A M É E.

Vous v'là, c'est bon : c'est bon ; mais ce n'est pas tout, qu'est-ce que vous faites-là vous autres ?

L A P A Y S A N N E.

Je chantons en vous attendant, M. de la Ramée.

L A R A M É E.

Queu saint qu'est-ti aujourd'hui ?

L E P A Y S A N.

La St.-Pierre.

L A R A M É E.

Qu'eu patron qu'est-il St.-Pierre ?

L A P A Y S A N N E.

Celui du village.

L A R A M É E.

Et v'là tout : n'est-ce pas ? Est-ce que c'n'est pas aussi l'patron du père Pierre, l'pus ancien d'âge du pays ; mais vous n'pensez à rien vous autres. Accoutez, ça n'vous coutera pas plus. Vous savez que je veux épouser Mlle. Henriette, sa fille : que la fête du village serve à deux fins.

Air : *Du camp de grand pré.*

D'moi sa fille est aimée,
Faut me servir, mes amis,
D'vot' ami Laramée
Écoutez l'bon avis :
F'sons c'te fêt' qui m'est chère
Avec celle d'cheux nous,
Et j' f'rons pour le per' Pierre (*bis.*)
D'une pierre
Deux coups.

T O U S.

Oni, j' frons pour le per' Pierre
D'une pierre deux coups.

L A R A M É E.

Pis que vous êtes bons enfans, vous n'vous en repentez pas. Au lieu de danser aux chansons, comme de coutume, vous aurais de la musique. J'ons fait venir en cachette la cornemuse et le tambourin d'la ville voisine, et c'est moi qui vous en régale. Justement j'les entends ; v'nez par ici vous autres ! (*Deux paysans arrivent avec une cornemuse et un tambourin.*) et mettez vous en train. J'frappe chez l'père Pierre, alignement, les bouquets à la main, et un air de circonstance.

Air: *Et zic et zoc.*

Chez lui frappons avec estoc,
Et tic et tic et toc.
Tout le village vient chez vous,
Bon père Pierre ouvrez-nous.

T O U S.

Tout le village vient chez vous, etc.

SCENE III.

Des mêmes, REMEVILLE, HENRIETTE.

REMEVILLE.

D'où vient le bruit que vous faites?

LARAMÉE.

C'est la plus belle d' nos fêtes.
Vous y d' vez être accollé!

REMEVILLE.

Mais quel est donc ce mystère,

LARAMÉE.

C'est aujourd'hui la St.-Pierre,
Vous d' vez en avoir la clé.

R' cevez nos vœux et nos bouquets:

Vive Pierre à jamais.

C'est un hommage rendu

A son âge, à sa vertu.

T O U S.

C'est un hommage à la vertu, etc.

REMEVILLE.

J'étais loin de m'attendre à cette fête : votre amitié
me touche....

LARAMÉE.

N' parlons pas d' ça, faut chanter, danser, walses!

HENRIETTE à son père.

Que je suis heureuse de vous voir aimé, peut-être plus
que si vous étiez leur seigneur.

REMEVILLE.

Paix; mon enfant.

LARAMÉE.

Allons, père Joufflu, enfile ta cornemuse et fais nous
walses cette jeunesse là.

HENRIETTE.

Air: *de walse.*

Avec gaité valse belle jeunesse,
Que le plaisir anime tous tes pas.

T O U S.

Avec gaité, etc. (*On walse.*)

REMEVILLE.

Tableau charmant, cette franche allégresse

LE PAUVRE DIABLE ,

A pour mon cœur les plus touchans appas.

HENRIETTE.

Il ne faut plus penser à la richesse ,
Ce bonheur pur , crois moi , ne la suit pas.

T O U S .

Avec gaité, walse. (ou walse.)

L A R A M É E .

Vous v'nez ici d'achever ma conquête.

HENRIETTE.

Auprès de moi vous perdrez tous vos pas.

L A R A M É E .

C'est qu'en walsant mamz'elle tourne la tête.
Aux jeunes gens même qui n'walsent pas.

T O U S .

Avec gaité, etc.

R E M É V I L L E .

Air : Vaudeville des amours d'été.

Pour finir gaiment cela,
Entrez tous dans ma chaumière ;
Le vin vieux qu'on y boira
A la jeunesse plaira.

L A R A M É E .

En leur nom j'acceptons ça :
Suivez-moi chez le pèr' Pierre :
La walse nous échauffera
Le vin nous rafraichira.

T O U S .

En son nom j'acceptons ça, etc.

(Ils entrent chez Pierre.)

SCÈNE IV.

HENRIETTE.

— Bonnes gens ! comme ils nous aiment ! oh , oui , mon père , a eu raison de se fixer dans ce village. N'est-ce pas en ces lieux que j'ai connu Alexis.

Air : nouveau.

Espoir flatteur ,
Oui , le bonheur
Habitera ma chaumière.
Grace à mon père ,
A mon époux ,
Je vais avoir des jours bien doux.
De fleurs en semant leur carrière ,
Mon avenir s'embellira ;
Ce que je ferai pour mon père ,
Mon Alexis me le rendra.
Espoir flatteur , etc.

SCÈNE V.

HENRIETTE, MARTIN, vêtu proprement, une lettre à la main.

MARTIN.

Petite chaumière, quatrième arbre après l'avenue du château... C'est cela.

HENRIETTE.

Allons retrouver mon père, et partager la gaieté de ces bons paysans.

MARTIN.

Elle entre là : c'est elle. (*l'arrêtant.*) Mademoiselle...

HENRIETTE, se retournant.

Monsieur?...

MARTIN.

Dieu, ma bienfaitrice!

HENRIETTE.

Quoi! c'est vous qui ce matin?...

MARTIN.

Ah! mon dieu, oui, Mlle, un instant a suffi pour changer ma fortune; c'est une métamorphose qui n'est plus un miracle.

HENRIETTE.

Je vous en félicite.

MARTIN.

Il n'y a pas de quoi.

HENRIETTE.

Cet habit?...

MARTIN.

J'allais le payer fort cher.

HENRIETTE.

Comment?

MARTIN.

Ancien camarade du Sénéchal Florbelle, je le rencontre ce matin; il me reconnaît, m'offre une place, je l'accepte; un habit, je le prends; il me charge d'un billet pour une jeune personne dont il se croit amoureux...

HENRIETTE.

Quoi! M. de Florbelle aurait osé!...

MARTIN.

Un sot en crédit!... Mademoiselle, ces gens là osent tout.

HENRIETTE.

Après mon refus!...

MARTIN.

Il se connaît trop peu pour y croire.

HENRIETTE.

Que prétendait-il donc ?

MARTIN.

Vous enlever !...

HENRIETTE.

Un enlèvement !...

MARTIN.

Rien que cela !

HENRIETTE.

Et vous secondiez ces desseins ?

MARTIN.

Ma foi, mademoiselle, mettez-vous à ma place; il me parle d'une villageoise jolie, coquette et rusée, le refusant pour mieux l'enflammer; je ne vous reconnais pas là; d'ailleurs, il m'assure qu'il est prêt à faire tous les sacrifices possibles pour devenir son époux; je vois d'un côté, grandeur et richesse pour la jeune fille; de l'autre, plaisir et bonheur pour le Sénéchal, enfin profit et avancement pour moi: j'accepte la commission, je me dirige vers l'asyle de cette jeune beauté, je vous vois, vous reconnais, et je déchire le message.

(Il déchire la lettre.)

HENRIETTE.

Brave homme !

MARTIN.

Oh ! je n'ai changé que d'habit.

HENRIETTE.

Un tel service !...

MARTIN.

Ne parlez pas de cela; mais défiez vous de Florbelle, défiez vous de tout ce qui vous entoure; le Sénéchal n'est pas le plus dangereux de ceux qui attaquent votre cœur.

HENRIETTE.

Vous penseriez?...

MARTIN.

Qu'il est encore certain jeune garçon dont il faut vous méfier.

HENRIETTE.

Si c'était !... Ah ! ne m'ôtez pas le seul bonheur qui me reste : si c'est une illusion, elle est bien douce; ne m'en privez pas.

Air : *Jeune voyageur* (de Piccini.)

L'illusion, présent des cieux,
 Nous offre sa douceur chérie ;
 C'est un baume délicieux
 Qui calme les maux de la vie.
 Mais au malheur qu'en vain l'on fuit,
 Faible raison, quand tu t'opposes,
 L'illusion nous y conduit
 Par un chemin semé de roses.

MARTIN.

On vient ; soyez tranquille, je veille sur vous.

SCENE VI.

REMEVILLE, HENRIETTE, MARTIN, à l'écart.

REMEVILLE.

Eh bien, Henriette, pourquoi ne viens tu pas te joindre à nous ?

HENRIETTE.

Dans l'instant j'allais vous trouver.

REMEVILLE.

Je ne sais, mais depuis quelque temps tu es distraite ; soucieuse et je soupçonne certain jeune garçon d'être pour quelque chose dans tes rêveries.

HENRIETTE.

Vous croiriez qu'Alexis ?

REMEVILLE.

Alexis ?... est-ce que je l'ai nommé ?

HENRIETTE.

Vous avez parlé d'un jeune garçon.

REMEVILLE.

Comment ?.... est-ce que dans le village il n'y a de jeune garçon qu'Alexis ?

HENRIETTE.

Non, mon père, mais c'est que....

REMEVILLE.

Eh bien ! pourquoi ce trouble, cet embarras ? voilà donc cette fille qui devait fuir l'amour, qui devait me consacrer sa vie entière....

HENRIETTE.

Ah ! je ne t'abandonnerai jamais.

REMEVILLE.

Ni Alexis non plus, n'est-ce pas ?

HENRIETTE.

Si tu savais combien il te respecte, te chérit, comme il....

REMEVILLE.

Comme il t'aime.... Allons, achève. Je ne m'étonne plus de la gaieté avec laquelle mademoiselle prenait son parti ce matin. Henriette se contentera d'un simple villageois.

HENRIETTE.

Ah ! mon père ! ce sont tes éloges qui ont fait naître mon amour. Le bien que tu disais d'Alexis, en me le montrant sous un jour favorable, éveillait en moi le désir de lui plaire. Depuis trois mois qu'il est chez nous, ses attentions, ses soins pour toi ont toujours été les mêmes, et maintenant que tu n'as plus l'espoir de recouvrer ton rang et ta richesse, ce mariage là peut faire le bonheur de ta fille et la consolation de tes vieux jours.

REMEVILLE.

Ton bonheur !... Ce mot suffirait pour me décider ; mais rassure toi, mon enfant ; j'ai depuis long-temps étudié le caractère d'Alexis ; ses goûts, ses mœurs, son langage, m'ont prouvé qu'il était digne de toi.

SCÈNE VII.

Les mêmes, ROSAMBERT sous le nom d'ALEXIS,
LARAMÉE à moitié ivre.

LARAMÉE à Alexis, qui veut l'empêcher de sortir de la chaumière.

Mais, laissez-moi donc ! je vous dis que je veux lui dire ça, moi.

ROSAMBERT.

Maudit bavard !

LARAMÉE.

Je ne vais pas par quatre chemins ! d'abord et d'un tenez vous ferme, parce que je vais vous mettre au grand jour.

REMEVILLE.

Ah ça, que signifie ?

LARAMÉE.

Père Pierre, vous voyez devant vous un séducteur.

REMEVILLE.

Ma foi, je ne me serais jamais douté que tu fusses un....

L A R A M É E.

C'est pas moi. Est-ce que j'ai l'air d'un séducteur? C'est ce vilain Alexis qui aime votre fille.

R O S A M B E R T.

Ah, monsieur!...

L A R A M É E.

Il en est fou au point que j'en perds la tête.

R E M E V I L L E.

Je le sais.

L A R A M É E.

Et mademoiselle Henriette, qui ressemble à toutes les jolies filles, préfère un étranger, parce qu'il est jeune, gentil, aimable, à un jeune homme comme moi, qui n'a jamais sorti de son village depuis sa naissance.

R E M E V I L L E.

Je le sais encore.

L A R A M É E.

Et vous ne frémissez pas des suites que cela peut avoir! quand l'innocence chancelle...

R E M E V I L L E.

Prends donc garde, tu vas tomber.

SCENE VIII.

Les mêmes, MARTIN.

M A R T I N, à part.

Les voilà ensemble, écoutons.

L A R A M É E, chancelant.

Il faut aller droit, père Pierre, vengez-vous de cet amour là, et chassez moi...

R E M E V I L L E.

C'est ce que je ferai.

L A R A M É E.

Chassez moi ce garçon là.

R E M E V I L L E.

Sois tranquille. Alexis.

L A R A M É E.

Plus fort donc! une grosse voix, comme un homme en colère.... Alexis!

R E M E V I L L E.

Laisse-moi faire. Alexis, je sais tout.

M A R T I N, à part.

Tout! oh, parbleu je lui en défie.

R E M E V I L L E .

Tu aimes Henriette.

L A R A M É E .

Comme un perdu.

R O S A M B E R T .

Tout mon bonheur serait d'obtenir sa main.

R E M E V I L L E .

Henriette t'aime.

L A R A M É E .

Comme une folle.

R E M E V I L L E .

Je te dois la vie ; tu m'as assuré que tes parens n'existaient plus , que tu étais libre. Le bonheur de ma fille , la reconnaissance , tout m'engage ;... oui , Alexis , tu seras l'époux d'Henriette.

H E N R I E T T E .

Ah , mon père !

R O S A M B E R T ,

Ah , monsieur !

M A R T I N , à part.

Tu ne la tiens pas encore.

R E M E V I L L E à la Ramée.

Eh bien ! que dis-tu de ma vengeance ?

L A R A M É E .

Elle est abominable , père Pierre ; si jamais je découvre un secret , ce n'est pas à vous que je viendrai le dire.

M A R T I N , bas à Rosambert.

La femme d'Alexis sera-t-elle l'épouse du marquis de Rosambert ?

R O S A M B E R T , interdit.

Je suis connu.

M A R T I N , bas à Rosambert.

De moi seulement.

R E M E V I L L E .

Si vous m'en croyez , nous fixerons les fiançailles à demain.

L A R A M É E .

A demain !... pourquoi pas ce soir ?

R E M E V I L L E .

Il a raison , la journée n'est pas encore bien avancée , et l'on pourrait effectivement dès ce soir.

L A R A M É E .

Là ! quand je le disais.

M A R T I N , d'un ton ferme.

Impossible !

HENRIETTE et REMEVILLE, *étonnés*.
Impossible!

LARAMEE.

V'là un brave homme.

ROSAMBERT.

Monsieur!....

MARTIN.

Je le répète, il est impossible de faire les fiançailles ce soir.

ROSAMBERT, *à part*.

Viendrait-on m'arrêter?

MARTIN.

Secrétaire de votre Sénéchal, je m'empresse de reconnaître les bontés de Mlle Henriette pour moi!

REMEVILLE.

Alexis! me serais-je trompé? des engagements antérieurs....

ROSAMBERT.

Gardez-vous de le croire.

LARAMEE.

Il est peut-être marié....

HENRIETTE.

Marié!....

MARTIN.

Rassurez-vous, mademoiselle, les obstacles que j'apporte à votre bonheur ne seront peut-être pas de longue durée; mais M. Alexis sent comme moi, l'impossibilité de contracter maintenant de tels nœuds.

REMEVILLE.

Alexis, je respecte votre secret; mais songez que si un pareil obstacle existe encore demain, vous devez renoncer à ma fille.

Air : du Vaudeville de Folie et Raison.

Quelle rigueur extrême!
Pourriez-vous désunir
Deux cœurs que l'amour même
Créa pour se chérir.

HENRIETTE.

Je dois obéir à mon père.

LARAMEE.

C'est comm' ça que j'aime à vous voir.

REMEVILLE.

Mon devoir est d'être sévère.

ROSAMBERT.

Mais fait-on toujours son devoir?

REMEVILLE.

De ma rigueur extrême

Je suis prêt à gémir.

ENSEMBLE.

ROSAMBERT et HENRIETTE.

Quelle rigueur extrême, etc.

Mais si ma fille m'aime,
Elle doit m'obéir.

(*Remeville rentre avec sa fille.*)

L A R A M È E à Martin.

Monsieur, vous pouvez compter sur le premier lapin que je tuerai. Oui, monsieur, le premier lapin, c'est vous... qui l'aurez. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

R O S A M B E R T, M A R T I N.

R O S A M B E R T.

Monsieur, me voici à vos ordres.

M A R T I N.

Monsieur, je n'en ai point à vous donner.

R O S A M B E R T.

Ne venez vous pas m'arrêter ?

M A R T I N.

J'en serais bien fâché.

R O S A M B E R T.

Quel motif vous a donc porté à agir ainsi ?

M A R T I N.

Votre intérêt.

R O S A M B E R T.

Vous m'avez empêché...

M A R T I N.

De commettre une mauvaise action.

R O S A M B E R T.

Monsieur!....

M A R T I N.

Dans votre situation, il est impossible de déclarer votre vrai nom; vous ne pouvez donc contracter qu'un engagement faux ou nul.

R O S A M B E R T.

Mais qui êtes vous donc pour me parler ainsi ?

M A R T I N, *gaiment.*

Un pauvre diable, sans le sou ce matin, et guère plus riche à présent.

R O S A M B E R T.

Et vous êtes instruit.

M A R T I N.

De votre déguisement? oui, M. le marquis.

R O S A M B E R T.

Par quel moyen?

COMEDIE.

37

MARTIN.

C'est mon secret.

ROSAMBERT.

C'en est trop.

Air: *Dans ce salon.*

Je ne puis souffrir plus long tems
Qu'à ce point on me courtarie.

MARTIN.

Tous ces légers désagrémens
Font le charme de notre vie.

ROSAMBERT.

Êtes-vous un homme de cœur?

MARTIN.

Oui, je n'ai pas l'ame peureuse;

Mais...

Mais... je sais qu'en affaire d'honneur
Vous avcz la main trop heureuse.

ROSAMBERT.

Vous savez aussi!...

MARTIN.

Votre duel avec le chevalier d'Olbreuse.

ROSAMBERT.

Parlez bas, parlez bas.

MARTIN.

Et vous vouliez couronner ces imprudences par le grande de toutes. M. le marquis, si vous aimez Henriette, attendez, pour lui offrir votre main, que vous ne soyez plus poursuivi par les parens de l'homme que vous avez blessé.

ROSAMBERT.

Oui, Monsieur, je snivrai vos conseils, et j'aurai le courage d'éviter Henriette jusqu'au moment où je pourrai lui offrir un rang digne de ses vertus! (*Il sort.*)

MARTIN.

Bien! bien, jeune homme...

SCENE X.

MARTIN.

Il vaut mieux que je ne croyais... Comment donc?... mais je fais des prodiges: j'empêche des enlevemens, j'ajourne des mariages, je corrige les jeunes seigneurs... on reçoit mes conseils avec reconnaissance et politesse, et ce matin... ce matin, je n'étais encore qu'un misérable, qu'on évitait... non, qu'on poursuivait. Ah! j'apprends notre jeune future; c'est une dispute qui m'arrive.

SCÈNE XI.

MARTIN, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ti ! monsieur l'inconnu , c'est affreux à vous de troubler toute une famille ; de retarder les mariages.

MARTIN.

Vous m'en voulez ?

HENRIETTE.

Certainement ; mon pauvre père qui se faisait une fête de combler les vœux d'Alexis !... Il semble que le sort se plaise à le contrarier sans cesse....

MARTIN.

Ce ne sera rien.

HENRIETTE.

Il était riche , un procès le ruine.

MARTIN.

Cela arrive à tous les honnêtes gens.

HENRIETTE.

Il achette une chaumière auprès de son château.

MARTIN.

Heim ! que dites-vous ?

REMEVILLE.

Il croit y vivre tranquille, y marier sa fille ; non, voilà monsieur qui arrive tout exprès on ne sait d'où, pour m'enlever Alexis....

MARTIN.

Et c'est le ciel qui m'envoie.... Une chaumière, un château, un procès qui le ruine ; que c'est heureux !...

HENRIETTE.

Ah ! mon dieu ; est-ce que vous voudriez encore chagriner mon pauvre père ?

MARTIN.

Rassurez - vous, et répondez moi. Votre père était riche ?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

MARTIN.

Il habitait Paris ?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

MARTIN.

Il était colonel du régiment de Provence ?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

MARTIN.

Il se nomme Remeville?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

MARTIN.

Vivat; Martin, c'est une journée d'or pour toi.

HENRIETTE.

Pour vous!

MARTIN.

Et meilleure pour votre père. Courez, courez, ma chère enfant, le prévenir qu'un de ses amis, qu'il n'a jamais vu, désire l'entretenir un instant.

HENRIETTE.

Ah! mon dieu, mon dieu! si c'était... vous ne me trompez pas?

MARTIN.

Vous tromper!...

HENRIETTE.

Non, vous n'avez pas l'air d'un méchant; qu'elle joie pour mon père si c'était ça... Ah! oui, monsieur, oui j'y cours: dans un moment il sera ici. Ah! mon dieu, comme ça serait heureux. *(Elle sort.)*

SCENE XII.

MARTIN, LARAMÉE, un peu moins gris, accourant et apportant un lapin.

LARAMÉE.

Monsieur, je vous l'ai promis.

MARTIN.

Eh quoi! mon pauvre garçon, déjà?

LARAMÉE.

Oui, monsieur, ce n'est pas moi qui l'ai tué, parce qu'on m'avait volé mon fusil, pour que vous le sachiez; c'est un de mes amis qui lui a rendu ce service, à charge de revanche.

MARTIN, sans l'écouter.

Le marquis de Rosambert chez Remeville; il faut tirer partie de cette rencontre.

LARAMÉE, regardant son lapin.

Il est très-beau, très-gras.

MARTIN, à part.

Le tour serait hardi; mais j'ai de quoi le justifier... Laramée!

LE PAUVRE DIABLE,

L A R A M É E.

Monsieur!

M A R T I N.

Ecoute-moi.

L A R A M É E.

Je suis toute oreille.

M A R T I N.

Le marquis de Rosambert, votre jeune seigneur, a
vendu son château à un certain M. de Remeville qui
arrive ce soir même dans ce village.

L A R A M É E.

Ce soir!... j'courons le dire à tous le monde.

M A R T I N, *le ramenant.*

Un moment; il doit s'arrêter chez le père Pierre, dont
il fut jadis le protecteur; c'est ici qu'il faut venir le fêter,
célébrer son arrivée par des chansons.

L A R A M É E.

Ce sera bien aisé: je n'avons qu'à changer celles qui
ont servi déjà pour les trois derniers seigneurs. J'met-
trons: vive M. Remeville, au lieu de vive M. Rosam-
bert, et j'ferons attention que ça rime toujours.

M A R T I N.

C'est ça.

L A R A M É E.

Je vais chercher les paysans qui sont encore dans le
parc, et les styler à ma manière.

M A R T I N.

Air : Vaudeville de Catinat à St.-Gratien.

Tu vas revenir sur le champ
A la tête de ce village
Faire au seigneur ton compliment
Et lui rendre un nouvel hommage.

L A R A M É E.

J' n'aurons pas le tems en honneur
De fair' même un discours en prose.

M A R T I N.

Pour bien fêter un grand Seigneur,
Il faut dire si peu de chose.

SCENE XIII.

MARTIN, *seul.*

Ce coup d'éclat ne peut déplaire au marquis; s'il aime
mademoiselle de Remeville, il ne peut que voir avec
plaisir la fortune de son père.

SCÈNE XIV.

MARTIN, ROSAMBERT, *en uniforme.*

ROSAMBERT.

Ah! monsieur, partagez ma joie.

MARTIN.

Un changement de costume?

ROSAMBERT.

Le ministre m'écrit que mon affaire est arrangée, le chevalier d'Olbreuse est tout à fait hors de danger.

MARTIN.

Tant mieux.

ROSAMBERT.

Je n'ai plus de motifs pour me cacher, et je puis enfin goûter le plaisir d'élever Henriette jusqu'à moi.

MARTIN.

Jusqu'à vous?

ROSAMBERT.

Oui.

MARTIN.

Elle est mille fois au-dessus.

ROSAMBERT.

Par ses vertus.

MARTIN.

Par sa richesse.

ROSAMBERT.

Je suis...

MARTIN.

Rien:

ROSAMBERT.

Seigneur de...

MARTIN.

Rien, vous dis-je.

ROSAMBERT.

Cet homme est singulier; le château de Saint-Marcel appartenait à mon père...

MARTIN.

Appartenait à M. de Remeville.

ROSAMBERT.

Mon père gagna son procès.

MARTIN.

Injustement.

ROSAMBERT, étonné.

Injustement !

MARTIN.

C'est le mot.

ROSAMBERT.

La preuve ! . . .

MARTIN, tirant un papier de sa poche.

La voici : cette reconnaissance, signée Luzincourt, faisait partie des papiers déposés chez M. Gripon procureur, chez qui j'étais maître-clerc ; Gripon se laissa corrompre ; Florbelle, votre sénéchal, et alors son second clerc, déroba la reconnaissance. Je fus assez adroit pour la lui reprendre, et j'ai été assez heureux pour la conserver...

ROSAMBERT.

Je n'en saurais douter.

MARTIN, gaiment.

C'est une bonne action qui vous coûtera votre château.

ROSAMBERT.

Et vous avez trouvé. . . .

MARTIN.

Le propriétaire ? oui, monsieur le marquis.

ROSAMBERT.

Sait-il ! . . .

MARTIN, sondant Rosambert.

Rien, monsieur le marquis ; et si vous le voulez, il ignorera tout encore.

ROSAMBERT.

Si je le veux ?

MARTIN.

Sans doute, en déchirant ce papier.

ROSAMBERT, avec dignité.

Reprenez cette reconnaissance, et portez-la à M. de Remeville.

MARTIN.

Ah ! M. de Rosambert... vous méritez le bonheur qui vous attend... (gaiment.) je vous rendrai le château.

ROSAMBERT, étonné.

Vous !

MARTIN, gaiment.

Moi... .

Air : Je brûle de voir ce château.

Oui, je vous rendrai le château

Qu'habitait votre père.

ROSAMBERT.

Mais par quel prodige nouveau ?

MARTIN.

Mon dieu laissez-moi faire :
Souvent du jour au lendemain
Un château peut changer de main ;
Et c'est une loi du destin ;
Mais le château...

ROSAMBERT.

Quoi, le château...

MARTIN.

Ne revient guère...

ROSAMBERT.

Ne revient guère !

MARTIN.

Non, le château ne revient guère
A son premier propriétaire.

ROSAMBERT.

Une chaumière avec Henriette, et je serai heureux.

MARTIN.

Vous aurez votre maîtresse et votre château, comptez sur moi.

SCENE XV.

ROSAMBERT, REMEVILLE, HENRIETTE,
MARTIN.

HENRIETTE, *montrant Martin.*

Oui, mon père, il veut vous parler.

REMEVILLE, *à Martin.*

Monsieur j'ignore...

HENRIETTE, *voyant Rosambert.*

Ah! mon dieu, mon dieu! mon père, regardez-donc!

REMEVILLE.

Que vois-je!...

MARTIN.

Un jeune seigneur qui vous a jusqu'à présent caché sa naissance, et dont le seul crime est d'aimer assez votre fille pour lui offrir sa main.

ROSAMBERT.

Oui, monsieur, les vertus ennoblissent ceux qui les possèdent, et le marquis de Rosambert s'estimera heureux d'être votre gendre.

REMEVILLE

Rosambert!...

MARTIN, *bas à Remeville.*

C'est le moyen de rendre à votre fille une fortune qu'elle n'eût pas dû perdre.

R E M E V I L L E , *étonné.*

Que dites-vous ?

M A R T I N .

Acceptez...

H E N R I E T T E .

S'il est plus riche, en est-il moins aimable ?

R E M E V I L L E .

Impossible.

M A R T I N .

Allons donc, M. Pierre, vous refuseriez le bonheur de votre fille; vous refuseriez de lui donner un époux jeune, aimable, qu'elle aime et dont elle est chérie?... Que lui reprochez-vous? Sa fortune? il vient d'en perdre la moitié; son âge? soyez tranquille, il vieillira; sa naissance? et morbleu! la vôtre est égal à la sienne. Le marquis de Rosambert peut bien être le gendre du baron de Remeville.

R O S A M B E R T .

Remeville!

SCENE XVI.

Les mêmes, LARAMÉE déguisé, les Villageois et Villageoises.

C H Œ U R .

Air : de Blaise et Babet.

Nous v'nous tous rendre hommage

Au nouveau Seigneur d' ces lieux ;

Pour le fêter tout l'village

Accout ici d'un air joyeux.

Sans le connaître, ce bon Seigneur,

J'l'aimons déjà de tout not' cœur.

Ce sera pour tous une tâche facile ;

Pour l'lui prouver, rien ne sera difficile :

Vive à jamais monsieur d'Remeville ;

Répétons tous en chœur :

Viv' ce bon Seigneur.

R E M E V I L L E .

Par quel hazard assez plaisant

Vient-on me rendre hommage!

Qui donc m'a fait en ce moment ?

Le seigneur du village ?

C H Œ U R .

Bon, bon, bon :

Sans l'connaitre ce bon Seigneur,

J'laimons déjà de tout not' cœur, etc.

SCÈNE XVI et dernière.

Les mêmes, FLORBELLE arrive très-effaré.

FLORBELLE.

Un moment ! messieurs , un moment ; où est-il ce seigneur !... c'est à moi à le complimenter , c'est le plaisir de ma charge... Ah ! le voila , (à Rosambert ,) monseigneur !...

MARTIN.

Vous vous trompez , Sénéchal , monsieur n'est que le marquis de Rosambert ; voilà le seigneur du village.

FLORBELLE.

Le père Pierre !

MARTIN.

Non , M. le baron de Remeville.

FLORBELLE.

Heim !...

MARTIN.

Allons , complimentez donc monsieur , c'est le devoir de votre charge... Félicitez le sur le bonheur qu'il a eu de retrouver une vieille reconnaissance , qui lui assure la propriété du château de St-Marcel. (Il la remet à Remeville.) Félicitez M.^{lle} de ce qu'elle a échappé aux poursuites d'un mauvais sujet qui voulait l'enlever , et de ce qu'au lieu d'Alexis , garçon jardinier , elle épouse un jeune seigneur , qui a eu la délicatesse de ne pas vouloir anéantir un titre qui doublait sa fortune... Voilà bien des sujets de félicitations pour un homme comme vous.

FLORBELLE.

Misérable Martin !... Maudit braconnier !...

MARTIN , à Remeville.

Ah ! il est vrai , monseigneur , j'ai tué quelques lapins sur vos terres.

LARAMÉE.

Comment ! c'était vous qui nous avez fait tant courir ?

MARTIN.

Et qui vous ai enlevé votre fusil.

LARAMÉE.

Ah ! vous me le rendrez...

REMEVILLE.

Monsieur de Rosambert , j'aurais mauvaise grace à

vous faire éprouver un refus; recevez la main d'Henriette et terminons ainsi tous nos différens. (*Il déchire la quittance.*)

MARTIN.

Pour cette fois elle est bien déchirée.

ROSAMBERT, *au Sénéchal, en désignant Martin.*
Florbelle, vous remettrez vos comptes à Monsieur.

MARTIN.

Moussigneur, vous voulez le punir de ses torts envers vous, c'est juste; mais pour le récompenser du peu de bien qu'il m'a fait, dois-je le priver de sa place.

REMEVILLE.

Brave homme! je te dois ma fortune.

ROSAMBERT.

Je vous dois mon bonheur.

T O U S.

Soyez notre ami.

MARTIN, *gaiment.*

A condition qu'il gardera sa place; soyez tranquille, je le surveillerai.

VAUDEVILLE.

Air : du *Vaudeville de haine aux femmes.*

MARTIN.

J'étais sans azyle et sans pain,
Dans la plus affreuse indigence;
Et votre fille, à ma souffrance,
A mis un terme ce matin.

(*Montrant Florbelle.*)

Mon cœur lui paye avec usure
Le service qu'il m'a rendu.
Voilà comme dans la nature
Un bienfait n'est jamais perdu.

FLORBELLE.

Depuis dix ans, le vieil Alain
Était époux sans être père;
Il accueille dans sa chaumière
Le jeune Lucas, son vo sin.
Il le fête, il le considère;
A sa femme, Lucas a plu:
Avant un an, Alain est père:
Un bienfait n'est jamais perdu.

RENEVILLE.

De l'enfant qui nous doit le jour
Nos soins protègent l'existence ;
Et notre active surveillance
Sait lui garantir notre amour.
Lorsqu'il grandit... avec usure!
Il nous rend ce qu'il a reçu.
Voilà comme dans la nature
Un bienfait n'est jamais perdu.

LARAMÉE.

Avant d'en avoir une à lui,
Paul courtisait la femme d'Pierre ;
Il vient de prendre un' ménagère,
Et Pier' la courtise aujourd'hui.
Ainsi, dans cette conjoncture,
Chacun rend ce qu'il a reçu :
Voilà comme dans la nature
Un bienfait n'est jamais perdu.

HENRIETTE.

Si la critique avec aigreur
Vient décourager le poète,
Sa lyre alors reste muette ;
Il voit éteindre son ardeur.
Mais si votre main l'encourage,
Bientôt son travail assidu
Va produire un meilleur ouvrage...
Un bienfait n'est jamais perdu.

FIN.

De l'Imp. de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau,
N.º 32, cour Lanoy et passage de l'Etoile.